

apprendre à lire et écrire, ses habitudes, son éducation domestique, et ses façons de penser, restent celles des sauvages. En un mot, c'est un sauvage capable de lire et d'écrire.

On a fortement insisté auprès de moi, comme chef du département de l'Intérieur, pour soustraire autant que possible les enfants sauvages à l'influence de leurs parents. Or, le seul moyen d'y réussir seraient de placer ces enfants dans des écoles industrielles centrales, où ils adopteraient les habitudes et les façons de penser des blancs. Après un certain nombre d'années passées aussi loin de leurs parents, ces enfants, dont l'instruction serait faite, pourraient retourner au milieu de leurs semblables et y conserver ce qu'ils auraient appris à l'école.

C'est là le système généralement suivi aux Etats-Unis. Parmi ces élèves, vous aurez des instituteurs indigènes, et peut-être même des membres du clergé, des hommes, enfin, qui non-seulement sauront lire et écrire, mais pourront apprendre des métiers. Les sauvages sont plus aptes à apprendre des métiers, tels que ceux de charpentier, de forgeron, qu'à cultiver le sol. Ils ne possèdent pas les qualités de l'anglo-saxon, et ne s'attellent pas comme lui à la charrue; mais ils peuvent devenir artisans et se livrer à différents métiers. C'est là un projet que je soumettrai à la Chambre à la fin de la semaine.

M. WATSON : Je puis témoigner des excellentes qualités de M. Ogilvy, qui distribue les approvisionnements au Portage-la-Prairie, et je suis sûr que les sauvages reçoivent là tout ce que leur accorde le gouvernement. Cet agent prend grand soin des sauvages, qui reçoivent de lui, je pense, d'utiles renseignements. Quelques-uns de ces derniers sont devenus de très bons cultivateurs, tandis que d'autres ne travaillent que lorsqu'ils ont faim.

M. CHARLTON : Je constate qu'il y a plusieurs fermes, soit vingt-six en tout. Les dépenses de la ferme No 1, à la rivière de la Queue-d'Oiseau, se sont élevées l'an dernier à \$1,922 pour les salaires. J'aimerais savoir du premier-ministre si ces fermes existent encore, et quels en sont les résultats au point de vue financier.

Sir JOHN A. MACDONALD : Je ne crois pas que les résultats soient satisfaisants. Quelques-unes de ces fermes ont eu beaucoup de succès, mais là seulement où les agents avaient beaucoup de tact et connaissaient le caractère des sauvages. Dans ces cas—il y en a un certain nombre—les fermes ont presque tout payé leurs dépenses.

Le gouvernement a fait le meilleur choix possible d'agronomes pratiques, et si quelques-uns se sont montrés parfaitement compétents, et étaient pleins de force, de santé, et tout à fait respectables, d'autres ont manqué absolument de tact, tandis que les meilleurs, ne voulant pas rester sur les réserves, allèrent s'établir ailleurs et travailler pour leur compte.

Nous sommes en train de remodeler le système. Nous avons constaté qu'il nous fallait des hommes qui fussent non-seulement des agronomes, mais qui fussent familiers avec les sauvages et qui connussent leur caractère. Il importe plus en effet de connaître le caractère des sauvages, que d'être très bon agriculteur.

Ce qu'il faut, c'est d'apprendre aux sauvages à semer des navets, d'une manière primitive, qui scandaliserait un élève de l'école modèle, et à élever des animaux, peut-être aussi à cultiver du grain, mais plus tard; cela vaut mieux que de leur faire donner des leçons par un agronome de la plus haute distinction.

L'honorable monsieur pourra constater que ce crédit a été réduit de \$40,000 à \$8,000. C'est là un genre d'économie que l'expérience nous a appris à pratiquer.

M. CHARLTON : Est-ce que plusieurs de ces fermes ont été abandonnées ?

Sir JOHN A. MACDONALD : Non, mais nous avons
Sir JOHN A. MACDONALD

constaté que nous pouvions nous assurer les services, à des prix moindres, d'hommes qui réussiraient mieux que les instituteurs salariés.

M. CHARLTON : Je suppose que l'on a choisi comme instituteurs des hommes qui étaient absolument incapables à remplir ces fonctions,—des maîtres d'école, etc., par exemple.

Sir JOHN A. MACDONALD : Je ne pense pas, car notre choix d'instituteurs a été basé sur les recommandations de cultivateurs dont la véracité ne doit faire aucun doute. Il est arrivé, cependant, que ceux qui avaient été ainsi nommés, refusèrent de partir au dernier moment, et leurs substituts ne réussirent pas aussi bien qu'ils auraient réussi eux-mêmes.

M. CHARLTON : Il est évident que quelques-unes de ces fermes ne paient pas leurs dépenses d'entretien; car je constate que dans le rapport il est parlé de dépenses encourues pour provisions, avoine, etc.

Je doute fort, d'après ce que je sais de l'agriculture, que le gouvernement en arrive jamais à la conclusion que ces fermes puissent se maintenir seules, avec leurs propres ressources. Peut-être la chose serait-elle possible, avec des instituteurs compétents et industrieux; mais la surveillance est très difficile à exercer sur ces agents.

Nous verrons que cet essai est dispendieux, et le gouvernement y trouverait son compte je pense, à ne pas pousser plus loin l'expérience.

Sir JOHN A. MACDONALD : L'honorable monsieur pourra constater que le système est à peu près abandonné.

Il y avait autrefois une ferme en dehors de la réserve, sous la direction d'un instructeur. Or, il n'y a plus rien de cela maintenant; et nous nommerons à l'avenir un instructeur qui travaillera, de concert avec un aide, sur la réserve des sauvages.

M. CASEY : Nous avons compris qu'il en serait ainsi lorsque le gouvernement entreprit de faire cet essai. Les instituteurs devaient être des hommes pratiques, qui travailleraient sur la ferme pour y apprendre la culture aux sauvages.

Nous—qui appartenons à l'opposition—étions, cependant, enclins alors à croire que le résultat de cette expérience serait celui qu'on nous annonce aujourd'hui, et que le système serait abandonné après que l'on aurait dépensé certaines sommes d'argent au profit de quelques individus.

Je suis surpris de voir, cependant, que le ministre change d'avis si soudainement. L'an dernier, le très honorable premier ministre nous disait qu'il espérait beaucoup du système en question; et il appert aujourd'hui qu'une grande partie de l'argent payé aux instituteurs sous forme de salaires, est tout simplement de l'argent gaspillé.

Presque tous les crédits se rapportant à l'agriculture, aux instruments aratoires, aux grains de semence, aux outils, à l'entretien des fermes, etc., sont réduits. Je suppose que les sauvages ont mangé leur bétail, et brûlé leurs instruments aratoires, comme combustible, de sorte qu'il n'y a plus rien sur les fermes, pas plus qu'avant l'inauguration du système.

Il est regrettable de voir que des crédits qui devraient tendre, s'ils étaient bien administrés, à la civilisation des sauvages, diminuent, tandis que celui qui tend à les démoraliser, augmente. En effet, il y a une augmentation de \$50,000 pour l'item qui fait des mendiants des sauvages. L'honorable premier ministre nous dit que les sauvages sont dénués de ressources et ne travailleront pas aussi longtemps qu'on les nourrira; puis, il en infère que nous devons les nourrir tant qu'ils ne travailleront pas.

Je prétends qu'il faut traiter les sauvages non-seulement avec bienveillance, mais avec fermeté. Si nous fournissons des instruments aratoires, et promettons en même temps de les nourrir dans l'oisiveté, ces sauvages seraient bien diffé-